

PIERRE SAUREL

Femme adultère



BeQ

Pierre Saurel

Brien le Don Juan # 08

Femme adultère

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 750 : version 1.0

Femme adultère

Collection *Brien le détective*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Une épouse a besoin d'amour !

Il était onze heures du soir. Robert Brien, le détective Don Juan arrivait d'un assez long voyage, puisqu'il avait dû se rendre à Québec.

Aussi, avant d'entrer à son appartement, il décida d'aller prendre un verre, dans un bar, non loin de chez lui.

Le jeune Brien s'y arrêta souvent.

– Bonsoir, monsieur Robert, fit le garçon.

– Bonsoir, Roger.

– On vous sert la même chose ?

– Toujours.

Robert, selon son habitude s'était assis au bar.

Non loin de lui se trouvait une jeune fille, très jolie, bien tournée. Elle n'avait pas trente ans,

mais n'était pas toute jeune non plus.

Près de la jeune fille, un type passablement ivre, cherchait à flirter avec elle.

– Tu ne veux pas que je te paie un verre, bébé ?

– Monsieur, fit-elle à voix haute, voulez-vous me fichier la paix.

Roger, le « bartender » s'approcha de l'homme.

– Gaston, laisse-la donc tranquille.

– Eh bien ! quoi ? Je suis poli avec elle, je lui offre un verre, elle pourrait accepter.

– Je ne bois pas avec les étrangers, surtout quand ils sont passablement ivres.

– Moi ivre ? Tu sauras la belle que je ne suis pas ivre. Qu'est-ce que tu crois ? Tu te prends pour le nombril de l'univers.

Robert se pencha vers Roger.

– Qu'est-ce que tu attends pour le mettre à la porte ?

– C'est un bon client.

Mais l'homme continuait à fatiguer la cliente. Alors, cette dernière décida de quitter le cabaret.

– Tu m'amènes avec toi ?

Il chercha à la prendre par le bras, mais elle le repoussa assez brusquement.

– Pousse pas bébé, viens avec moi.

Et cette fois, il chercha à la prendre par la taille. Robert en avait assez. Il se leva.

– Voulez-vous laisser mademoiselle tranquille ?

– Toi, le jeune, mêle-toi de tes affaires, ça ne te regarde pas. Je n'aime pas les morveux de ton espèce.

Et il chercha à frapper le jeune Brien.

Mais Robert le saisit brusquement par le poignet et lui ramena le bras derrière le dos.

– Vous me faites mal !

– Ouvre la porte, Roger.

Robert mit son autre main au bas du veston de l'homme et le poussa à l'extérieur.

– Vous reviendrez quand vous serez moins ivre.

L’homme resta devant la porte. Il jurait.

– S’il passe un policier, il va sûrement l’emmener.

La jeune fille n’avait pas bougé, mais elle regardait sa robe.

L’homme l’avait agrippée solidement à la taille et comme elle l’avait repoussé, la robe avait déchiré.

– Excusez, mademoiselle, ordinairement...

– C’est la première fois que je viens ici, regardez ma robe.

Robert s’avança :

– J’aurais dû intervenir plus tôt, mademoiselle, puis-je vous offrir un verre ?

– Non, je vous remercie, monsieur.

L’homme était toujours devant la porte.

– Il faut que j’entre... mais il est là.

– Prenez un verre en ma compagnie et ensuite,

j'irai vous reconduire.

– Mais...

Roger, le garçon, s'avança :

– Vous pouvez avoir confiance en monsieur, c'est Robert Brien, le jeune détective privé.

– Ah !

– Si vous sortez seule, mademoiselle, monsieur vous ennuiera sûrement.

Elle accepta l'invitation de Robert.

– Demeurez-vous dans les environs ? demanda le jeune détective.

– Pas très loin.

– Ma voiture est devant la porte, j'irai vous conduire.

– Oh non ! pas chez moi... enfin, à cause de ma robe... mon mari.

– Vous êtes mariée ?

– Oui. Mon nom est Reine Chabot.

– Je puis vous laisser chez une amie, si vous préférez.

– Mes amies sont assez rares.

Ils finissent leurs verres.

L'ivrogne n'était peut-être plus devant la porte, mais il pouvait guetter la sortie de la jeune femme.

– Si j'osais...

– Quoi donc ?

– Vous pourriez venir à mon appartement. J'habite seul, je suis garçon et je dois faire moi-même certaines réparations, j'ai des aiguilles, du fil...

– Vous êtes très gentil, mais...

– Pourquoi n'accepteriez-vous pas ? Vous pouvez avoir confiance en moi, vous savez.

*

Robert lui avait passé sa robe de chambre et la jolie jeune femme avait retiré sa robe qu'elle était à réparer.

– Mon mari a dix ans de plus que moi... et c'est un ivrogne. Il est toujours ivre.

Elle avait fini de réparer sa robe et l'essaya.

– Tenez, regardez, fit-elle.

Elle releva sa robe et montra des marques sur sa cuisse.

– Il m'a fait ça, hier.

– Votre mari ne travaille pas ?

– Quelques mois par année seulement, puis il retire son assurance-chômage. Moi, je suis obligée de travailler.

– Vous devriez vous séparer de lui.

– J'y ai pensé... mais...

– Mais quoi ?

– Lorsque je me suis mariée, j'avais un peu d'argent. J'ai tout donné à mon mari. Il a acheté une voiture, un chalet d'été... mais tout est à son nom. Si je me sépare, je perdrais tout. Enfin, il n'est pas en bonne santé.

– Un homme qui boit comme ça...

– Justement, il n'en a sûrement pas pour longtemps. J'ai pris de grosses assurances sur sa vie. Si je me sépare, je perdrais tout ça, alors, je préfère endurer mon sort.

Elle ne semblait pas pressée de partir.

– Je n'aime jamais entrer à la maison. Il sera peut-être ivre, une fois de plus, j'en ai peur.

– Mais quand il vous frappe, vous n'avez qu'à prévenir la police.

– Je l'ai fait une fois. Il y a environ six mois, n'en pouvant plus, je suis sortie à mon tour.

– Vous avez bu ?

– Non, je prends bien un verre par ci par là, mais pas plus. Mais j'ai connu d'autres hommes qui m'ont fait oublier le mal que me cause mon mari.

– Ah !

– Je suis... enfin, une femme qui a besoin d'amour. Mais avec un ivrogne comme mari, c'est impossible. Alors, j'ai cherché ailleurs... ce soir, je n'en pouvais plus, je suis sortie. Je croyais rencontrer quelqu'un de plus gentil que cet

ivrogne.

– Vous voulez dire que vous cherchiez... une aventure ?

– Je ne sais pas. Je voulais surtout me changer les idées. Heureusement que vous étiez là.

Elle s'approcha de Robert.

– Trouvez-vous que ça paraît, ma robe ?

– Pas du tout, fit le détective en regardant de très près.

Il avait déjà remarqué que Reine était fort bien tournée. Une taille mince, un buste assez fort et surtout ferme.

– Je ne sais comment vous remercier, monsieur... Vous permettez que je vous appelle Robert ?

– Certainement... Reine.

– Si seulement j'avais rencontré un homme comme vous...

L'offre était directe. La fille plaisait à Robert et lorsqu'il l'attira dans ses bras, elle ne le repoussa pas. Lorsqu'il l'embrassa, elle prouva

immédiatement qu'elle n'avait pas menti. C'était réellement une jeune femme passionnée.

*

Lorsque Reine Chabot entra chez elle, il passait deux heures du matin. Son mari dormait et la pièce empestait l'alcool.

– Pourtant, ça sent autre chose.

Elle regarda le lit.

Pour la dixième fois peut-être, l'ivrogne avait brûlé la couverture en fumant au lit.

– Un jour, il mettra le feu !

Mais elle n'osa pas l'éveiller.

Comme elle le faisait souvent, elle sortit des couvertures et s'étendit sur le divan du petit salon.

Le lendemain matin, son mari l'éveillait brusquement.

– À quelle heure es-tu entrée hier soir ?

Réponds ?

– Armand, laisse-moi, tu me fais mal.

– Vas-tu répondre ?

Il la gifla en pleine figure. Elle se leva brusquement.

– Si tu lèves encore la main sur moi, j’appelle la police.

– Appelle-la, je leur dirai que tu n’es qu’une courailleuse. Tu n’as pas répondu à ma question, à quelle heure es-tu entrée ?

– Je suis allée chez une amie et quand je suis arrivée, tu étais ivre, je ne t’ai pas éveillé. Tu es toujours ivre, tu ne sais jamais ce qui se passe.

– En tout cas, que je ne te prenne jamais avec un autre homme, je serais capable de te tuer.

Elle soupira :

– J’ai fait la bêtise de m’embarrasser d’un homme comme toi, ne crains rien, je n’irai pas en rencontrer un second.

Chabot était habillé.

– Où vas-tu ?

– Ça ne te regarde pas.

– Tu entres pour dîner ?

– Tu le verras bien, je ne le sais pas. Mais quand je reviendrai, je veux te trouver ici, c'est clair ?

Et il sortit en claquant la porte. Reine se leva, passa un déshabillé et commença à préparer son déjeuner.

On frappa à la porte.

– Oui, une seconde.

Elle alla ouvrir.

– Oh ! c'est toi, Gérard !

Elle laissa entrer un homme dans la trentaine.

– J'ai entendu sortir ton mari, il était en colère ?

– Comme à l'ordinaire.

Gérard Mathieu habitait l'appartement voisin.

Il s'approcha de Reine et chercha à la prendre dans ses bras. Mais elle s'esquiva.

– Qu'est-ce que tu as, chérie ?

– Je suis fatiguée, Gérard, j’ai mal dormi. Tu ne travailles pas ?

– Si, je pars dans une demi-heure, j’ai pensé venir te dire bonjour.

À nouveau, il chercha à l’embrasser.

– Gérard, je t’en prie, pas maintenant. Viens prendre un café avec moi.

Et elle demanda :

– Tu seras à ton appartement, ce soir ?

– Oui, ce soir, je n’ai pas à sortir. Tu viendras ?

– Probablement, à moins que mon mari entre tôt.

– Même s’il entre, il est toujours ivre, il ne se rend compte de rien.

– Oui, mais les voisins peuvent s’en apercevoir.

– Aux yeux de tous, nous sommes de vieux amis.

Gérard Mathieu termina son café.

– Je dois me sauver, embrasse-moi.

Elle l’embrassa, mais avec moins de fougue qu’à l’ordinaire.

– À ce soir ?

– À ce soir !

Gérard sortit. Reine alla s’étendre sur son lit et elle ferma les yeux. Elle songeait à Robert Brien.

– Si seulement je pouvais rencontrer un homme comme lui. Il est extraordinaire, mais je sais bien qu’il ne s’intéresserait jamais sérieusement à moi.

II

Accident... ou meurtre !

Le concierge de la maison s'arrêta brusquement.

– Ça sent la fumée.

Rapidement, il monta l'escalier. Il vit de la fumée sortir de dessous une porte.

– L'appartement des Chabot ?

Il chercha à ouvrir la porte.

– Il a poussé le verrou.

Juste à ce moment, la porte voisine s'ouvrit. Gérard Mathieu parut.

– Que se passe-t-il ?

– Le feu ! Il y a sûrement le feu !

Madame Chabot parut derrière Gérard

Mathieu.

– Vous étiez là ? demanda le concierge.

– Oui, je causais avec Gérard, je ne voulais pas entrer tout de suite. Gérard m’a dit dans quel état il se trouvait.

La fumée devenait plus dense.

Mathieu tenta d’enfoncer la porte, mais il avait maintenant de la difficulté à respirer.

– Vous n’avez pas une hache, quelque chose ?

– Oui, dans la cave.

– Je vais la chercher, fit Mathieu, appelez les pompiers immédiatement.

Les deux hommes descendirent en courant.

Mathieu revint bientôt avec une hache.

Il se mit une serviette mouillée sous le nez afin de pouvoir respirer un peu.

– Il a sûrement mis le feu dans le lit, fit madame Chabot.

– Sans aucun doute, c’est pour ça que la fumée est si épaisse.

La porte craqua, mais la fumée continuait de sortir avec plus d'intensité. Le concierge était revenu.

– Nous faisons mieux de sortir d'ici, les flammes peuvent se propager. Les pompiers arrivent justement.

On entendait déjà les appels lancés par les voitures du service des incendies.

Madame Chabot, Mathieu et le concierge sortirent rapidement.

Le concierge s'élança en direction de la première voiture et s'adressa à un officier.

– Vite, vite, il y a quelqu'un dans l'appartement où le feu a pris.

– Vous n'avez pas eu le temps de prévenir cette personne ?

– C'est Chabot et il est ivre-mort, il a dû s'endormir en fumant. Sa porte est verrouillée et maintenant, il y a beaucoup de fumée à l'intérieure de la maison.

L'officier donna des ordres.

Il y avait bien un escalier de sauvetage, mais il passait beaucoup trop loin de la fenêtre de l'appartement des Chabot.

– Les échelles, vite.

À la vitesse de l'éclair, on dressa les échelles.

Bientôt, la fenêtre vola en éclats et des pompiers se mirent à arroser l'intérieur de l'appartement.

– Ça ne semble pas être trop grave, fit un pompier, plus de fumée qu'autre chose.

Et les hommes décidèrent d'entrer.

En moins de dix minutes, l'incendie était sous contrôle.

Le feu, en effet, avait pris au lit de Chabot et ce dernier était mort, beaucoup plus asphyxié que brûlé.

Un des officiers du service des incendies donna des ordres à ses hommes, puis alla trouver le concierge.

– Jos Gauthier, je suis concierge.

– Je sais. Vous m'avez dit que le chambreur se

nomme Chabot ?

– C’est bien ça. Il est arrivé il y a à peine une heure. Il était tellement ivre mort qu’on a dû le monter à son appartement, il ne pouvait se tenir debout.

– Ah !

L’officier déclara alors :

– Il nous faut prévenir la police.

– Pourquoi ?

– Mais parce qu’il y a eu mort. Les policiers devront chercher à connaître la vérité.

Le concierge haussa les épaules.

– La vérité ! Elle est pourtant simple. Chabot avait souvent l’habitude de fumer au lit. Il a failli mettre le feu à deux ou trois reprises. C’est encore ce qui s’est passé ce soir. Malheureusement, comme il avait mis le verrou, on n’a pu le secourir.

– Je suis de votre avis, mais la police doit quand même enquêter sur toute mort accidentelle. C’est la loi.

*

Le sergent Cartier, assistant chef de l'escouade des homicides de la police municipale, s'était rendu sur les lieux de l'incendie.

Il causa quelques instants avec l'officier, puis avec le concierge.

– Ce ne sera pas très long, fit-il. Il est clair qu'il s'agit d'un accident.

Les détectives, cependant, faisaient quelques recherches dans la chambre, à peine ravagée par l'incendie.

– Sergent ?

– Oui.

Le détective Lemieux paraissait soucieux.

– Il y a des choses qui ne sont pas très claires.

– Comment ça ?

– Le concierge a bien dit que cet homme était ivre-mort quand il est arrivé ?

– Exactement, il a été obligé de demander de l'aide pour le transporter à sa chambre.

– Pourtant, son veston est accroché dans la garde-robe.

– Son épouse était là quand il est entré. Elle est sortie par la suite.

– Parfait, mais il y a autre chose. On a couché Chabot sur le lit, ivre-mort, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Alors, comment a-t-il pu, après le départ de sa femme, se lever et aller pousser le verrou ?

– Des hommes ivres font bien des choses, par instinct.

– Autre chose. On n'a trouvé aucun briquet dans ses poches ou auprès du lit et aucun bout de cigarettes dans ses couvertures. Je sais, vous allez me dire que le bout a pu brûler. Mais le paquet de cigarettes de Chabot se trouvait dans sa poche de veston et avec son briquet.

– Ah !

– Je viens de poser quelques questions à

madame Chabot. Elle m'affirme que son mari, lorsqu'elle a quitté la chambre, dormait et qu'elle ne lui a pas donné de cigarette. Donc, un homme ivre-mort, reprend soudain ses sens, se lève, va pousser le verrou de la porte, va dans la garde-robe, prend le paquet de cigarettes qui se trouve dans sa poche, en allume une, referme le paquet, le remet dans sa poche, tout comme le briquet, puis, retourne se coucher et met le feu à ses couvertures.

– Où voulez-vous en venir, Lemieux ?

– Je ne crois pas à un accident.

Cartier soupira :

– Encore un autre qui veut faire du zèle.

– Je vous dis que ça n'a aucun sens, sergent. Pas un seul homme ivre mort comme Chabot l'était, aurait pu faire ces choses.

Et Lemieux ajouta :

– J'ai bien hâte de connaître le résultat de l'autopsie.

Cartier alors demanda :

- Selon vous, ce serait un meurtre ?
- On ne sait jamais !
- Alors, répondez à deux questions,
- Allez-y.
- De quelle façon l’assassin est-il sorti de la chambre ?
- Mais...
- N’oubliez pas que le verrou de la porte était poussé de l’intérieur. Il y a bien la fenêtre, mais l’appartement est au troisième étage et la fenêtre, située loin de l’escalier de sauvetage, donc personne n’a pu sortir par là. Alors, comment l’assassin a-t-il pu sortir ? Comment a-t-il pu pousser le verrou ?

Lemieux ne répondit pas.

– J’ai bien vu l’homme invisible à la télévision, fit Cartier en ricanant, mais je sais que cet homme n’existe pas. Vous vivez sur la terre, mon cher Lemieux.

– Vous avez raison, Sergent. Mais vous ne pouvez pas plus répondre à mes questions que je

puis répondre aux vôtres, alors, vaudrait mieux poursuivre l'enquête et ne pas conclure à l'accident.

– J'ai charge de l'enquête, Lemieux et j'ai le regret de vous dire que vous n'avez pas à m'apprendre mon métier.

– Excusez-moi, sergent.

Lemieux s'éloigna, guère de bonne humeur.

Comme quantité de personnes, Lemieux n'aimait pas le sergent Cartier.

Ce dernier était peut-être un bon policier, mais fort ombrageux. Il avait continuellement peur qu'un autre policier lui ravisse son poste.

Il détestait les détectives privés, surtout ceux qui réussissaient à éclaircir rapidement certains mystères, comme Robert Brien.

Il détestait également les détectives de sa propre escouade qui montraient un peu trop d'initiatives.

Lemieux, cependant, continua de poursuivre son enquête.

Et plus tard, il revint au bureau, alors qu'il savait que le sergent Cartier était absent.

Ce fut le Lieutenant Fortin, chef de l'escouade des homicides, qui le reçut.

– Le sergent n'est pas là ?

– Non.

– C'est rapport à l'affaire Chabot, Lieutenant, je voulais tenter de le convaincre.

– Le convaincre de quoi ?

– Qu'il s'agit d'un meurtre et non d'un accident.

Fortin parut surpris.

– Pourtant, je viens de lire le rapport de Cartier et il parle d'un simple accident.

– Je sais, mais vous savez comme il est difficile de faire entendre raison au sergent Cartier. Il ne s'occupe pas de ce que l'on peut découvrir.

– Qu'avez-vous découvert, Lemieux ?

Ce dernier parla des cigarettes, du briquet et de l'état dans lequel Armand Chabot était entré.

– Le sergent évidemment m’a parlé de la porte verrouillée de l’intérieur.

– Avez-vous une explication à ça ?

– Aucune, Lieutenant, mais dans toute enquête, il y a un mystère. Enfin, depuis que j’ai causé avec le sergent, j’ai découvert certaines autres choses.

– Quoi donc ?

Lemieux sortit son calepin.

– Premièrement, madame Chabot et son mari ne s’entendaient plus du tout et elle le trompait.

– Vous êtes certain de ça ?

– Oui, et j’ai même trois noms.

Le Lieutenant parut surpris.

– Trois ?

– Oui, Lieutenant. Premièrement, après plusieurs querelles avec son mari, elle est devenue la maîtresse d’Arthur Lajoie.

– Qui est-ce ?

– Un autre locataire de la maison. C’est un

homme plus âgé qu'elle. Je dirais presque que c'est un voyou. Il ne travaille pas, du moins, pas régulièrement, il boit un peu. Il aime les femmes et il harcelait souvent madame Chabot. N'en pouvant plus de supporter son mari, elle a accepté les propositions de Lajoie.

– Donc, ce Lajoie serait son premier amant ?

– Oui, et quand on tombe, Lieutenant, il est difficile de se relever. Madame Chabot a décidé d'en trouver un plus jeune. Elle a rencontré un militaire, André Boivin et ça a marché quelques mois avec lui, mais il est parti pour l'Europe. Elle est restée seule et Gérard Mathieu venait alors de s'établir dans cette maison, ce fut le suivant, celui qui est toujours son amant. Quand le feu a pris dans l'appartement de Chabot, elle était dans celui de Mathieu.

– Donc, trois amants...

– Sans compter, peut-être, les amants d'un soir ou de quelques heures. Malgré tout ça, je ne dirais pas que Reine Chabot est une fille... une fille de joie ou une fille perdue.

– Mais elle avait de bonnes raisons de supprimer son mari ?

– Attendez, vous ne savez pas tout, elle hérite de la voiture, d'un camp d'été et de grosses assurances-vie.

– Très intéressant.

– Enfin, en devenant veuve, elle peut épouser Mathieu qui par le fait même touchera une petite fortune. Voilà un autre suspect.

– Alors, deux suspects ?

– Quatre suspects. Il y a toujours ce Lajoie qui semble aimer madame Chabot et enfin, le soldat Boivin est de retour au pays depuis une semaine.

Le Lieutenant soupira :

– Ce serait bien beau s'il n'y avait pas le mystère de la porte verrouillée de l'intérieur.

– En effet.

– Et la fenêtre ?

– L'appartement est situé au haut de la bâtisse. Le mur est très lisse et l'escalier de sauvetage passe beaucoup trop loin.

Fortin sembla avoir une idée.

– Un câble !

– J’y ai pensé. Madame Chabot a pu lancer un câble à l’intérieur, un câble accroché à sa fenêtre, puis aller retrouver Mathieu. Mais il n’y a aucune marque sur le bord de la fenêtre. Ça aurait pris un crochet absolument, autrement, si le câble avait été accroché, l’assassin n’aurait pu le décrocher après être descendu.

– Le verrou ne peut se pousser à l’aide d’une corde ?

– Non, Lieutenant, j’ai tenté de le faire, j’ai employé tous les trucs.

– Le meurtre semble impossible.

– Pourtant, il y a des suspects et de plus, il semble également impossible que Chabot se soit levé pour fouiller dans ses poches, prendre une cigarette, l’allumer et aller pousser le verrou.

– Le médecin va pratiquer l’autopsie.

– Et découvrira que Chabot est mort par asphyxie, ça n’avancera à rien. Cartier fera admettre qu’il s’agit d’un accident, mais moi, je

suis persuadé du contraire.

Après quelques secondes de réflexion, le Lieutenant murmura :

– Cartier ne fera rien admettre du tout.

– Comment ça ?

– S’il s’est rendu à cette maison, c’est qu’il était de service, mais on n’a confié l’enquête à personne en particulier. Je vous la confie, Lemieux.

– Que dira Cartier ?

– Laissez faire ce qu’il dira, j’ai charge de cette escouade et c’est moi qui décide. Continuez, votre enquête, Lemieux, mais n’oubliez pas une chose.

– Quoi donc ?

– Vos deux principaux suspects ont un alibi. Mathieu était dans son appartement avec madame Chabot.

– Justement, Lieutenant, ils n’ont pas d’alibi.

– Comment ça ?

– J’ai su par le concierge qu’environ dix

minutes avant le début de l'incendie, Mathieu est sorti pour s'acheter des cigarettes. Il revint quelques secondes seulement avant qu'on ne crie au feu. Donc, madame Chabot et Mathieu n'ont pas d'alibi.

– Et les autres ?

– Boivin est à Montréal, je n'ai pu vérifier. Quant à Lajoie, il dit qu'il était seul dans son appartement. C'est peut-être vrai et ça a son importance.

– Pourquoi ?

– L'appartement de Lajoie est situé juste en-dessous de celui de Chabot. Si quelqu'un était descendu à l'aide d'un câble, il l'aurait certainement vu passer.

Fortin alors murmura :

– Je vous laisse le champ libre, mais j'espère que vous ne vous obstinerez pas à prouver qu'il s'agit d'un meurtre, si c'est un accident.

– Comptez sur moi, Lieutenant.

III

L'amour mène au chantage !

Robert venait de se coucher lorsqu'on frappa à la porte.

Il passa rapidement sa robe de chambre et alla ouvrir. Il se trouva en face d'une fort jolie femme.

– Mademoiselle ?

– Ne me dites pas que vous ne vous souvenez pas de moi ?

Robert la regarda.

– Attendez... mais oui, Janine.

– Non, mon nom est Reine... Reine Chabot, nous nous sommes rencontrés un soir, pas loin d'ici, j'avais déchiré ma robe...

– Oui, je me souviens. Entrez, Reine... je me

souviens parfaitement.

Et il demanda, le sourire aux lèvres :

– Encore du trouble avec votre époux ?

– Et comment !

Il s’approcha d’elle.

– Mais vous savez fort bien que je ne demande pas mieux que de vous consoler.

Mais elle recula.

– Il ne s’agit pas de ça. Mon mari est mort.

– Ah !

Elle parla de l’incendie.

– Je suis persuadée qu’il s’agit d’un accident. Malheureusement, il y a un policier trop zélé qui semble croire le contraire.

– Ah !

Et elle conta tout ce qui s’était passé.

– On a facilement découvert que je ne tenais plus à mon mari, que je me foutais de lui, que je le trompais et que j’hérite. Lemieux est persuadé qu’il s’agit d’un meurtre et je deviens la suspecte

numéro un.

– C'est peut-être un accident.

– Peut-être, je le crois, mais on ne sait jamais avec ce Lemieux qui semble s'acharner. Il m'a interrogée dans la soirée et j'ai compris qu'il me suspectait.

– Et alors ?

– Je suis allée coucher chez une amie. J'ai pensé que je pouvais être surveillée, mais je suis sortie par une porte arrière et me voilà.

Robert demanda :

– Qu'attendez-vous de moi ?

– Nous allons nous rendre un service réciproque si vous le voulez bien, monsieur Brien.

– Comment ça ?

– J'ai besoin de quelqu'un pour m'aider, quelqu'un qui protégera mes intérêts, qui couvrira la vérité. Vous êtes détective privé, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Alors, vous êtes l’homme que je cherche. D’un autre côté, je ne suis pas riche, je toucherai un peu d’argent, mais pas des millions.

Et avec le sourire, elle ajouta :

– Un petit service en attire un autre, n’est-ce pas, cher Don Juan ?

Robert parut mal à l’aise.

– Que voulez-vous dire ?

– Je vous ai rencontré il y a à peine quelques jours. Vous m’avez conduit à votre appartement, vous étiez profondément amoureux de moi. Je vous ai parlé de mon mari, de ce que j’endurais. Mon mari est assassiné. C’est un meurtre parfait, un meurtre commis par quelqu’un qui s’y connaît, songez-y.

– Vous voulez tenter de me faire accuser de ce meurtre ?

– Pas du tout. J’ai beaucoup... d’estime pour vous et je me souviens des quelques heures que j’ai passées chez vous, je ne dirai pas un seul mot aux policiers, je veux vous éviter des ennuis et surtout, je veux vous éviter une fort mauvaise

publicité.

Robert n'avait pas besoin qu'elle lui fasse un dessin. Il comprenait facilement.

– Vous voulez que je vous aide ?

– Non, que vous vous aidiez, monsieur Brien. Je ne veux pas parler de vous, mais je le ferai si j'y suis obligée. Par contre, si vous enquêtez, si vous prouvez que mon mari est mort par accident, vous n'aurez pas à être inquiété.

– C'est du chantage.

– Quel gros mot ! Nous sommes des amis... n'est-ce pas ? Je dis amis, parce que je ne veux pas employer un autre mot.

Jamais Robert ne regrettait autant de s'être laissé emporter par son amour des jolies femmes.

– Empêchez-moi de vous nuire, Robert. Vous me plaisez beaucoup et je ne voudrais pas que vous soyez ennuyé. Je vous rends service en venant vous rendre visite.

– Tout un service, pensa Robert.

– Alors, vous allez enquêter ? C'est pour votre

bien.

Le jeune Brien n'avait pas deux alternatives. Il lui fallait faire quelque chose.

– Je dirai aux policiers que j'ai retenu vos services.

– Et si je décide de ne rien faire ? Ce n'est pas parce que je suis sorti une fois avec vous que...

– Mais non, je le sais bien, mais vous connaissez les policiers mieux que moi. Vous interrogeront-ils ?

– Peut-être, mais j'ai un alibi parfait, je tiens note de tous mes rendez-vous et...

– Je n'en doute aucunement, mais avant que vous puissiez tout dire, les journalistes qui ne recherchent que la sensation, s'empareront de l'affaire.

Robert songea :

– Jamais je n'aurais cru que l'amour mènerait à un chantage de cette façon-là.

Il se devait d'enquêter pour s'éviter des ennuis.

– Donc, vous retenez mes services ?

– Aux yeux de tout le monde, oui.

– Je suis bien obligé d’accepter votre proposition.

Elle s’avança vers lui :

– Vous devez me détester. Je puis vous faire oublier ça ?

Elle tenta de glisser ses bras autour de son cou.

– Oh non ! Pas cette fois, fit Robert en la repoussant brusquement.

– Pourtant, l’autre soir, vous me trouviez passablement aguichante, vous ne demandiez qu’à me consoler et j’ai besoin de...

– C’est assez, n’abusez pas de la situation, voulez-vous ?

– Comme vous voudrez, mais vous me plaisez toujours autant. Alors, je compte sur vous.

Elle se dirigea vers la porte.

– Un instant, fit Robert, si j’enquête, je veux savoir et vous devez répondre à mes questions.

Elle se retourna :

– Tout ce que vous voudrez, Robert chéri.

– C'est assez, les chéris, dans votre bouche, je sais ce que ça veut dire. Racontez-moi tout ce qui s'est passé.

– Bien, monsieur le détective.

Elle s'assit avant même qu'il ne l'invite.

Elle parla de l'incendie, de la porte verrouillée à l'intérieur.

– Lorsqu'on a monté votre mari, il était ivre-mort ?

– Complètement. C'est monsieur Gauthier, le concierge et Gérard... je veux dire monsieur Mathieu qui l'ont monté.

– Vous étiez chez vous ?

– Oui, mais je ne voulais pas demeurer avec cet ivrogne. Je l'ai dévêtu. On m'a aidée à l'étendre sur le lit. Monsieur Gauthier a ouvert la fenêtre pour lui donner un peu d'air et ensuite, il est parti. Alors, Gérard m'a dit qu'il était peut-être imprudent de demeurer avec mon mari. Il

serait sûrement en colère lorsqu'il s'éveillerait. Lorsqu'il prend trop de boisson, il fait toujours des scènes. Alors, j'ai tout laissé de côté et je suis allée rejoindre monsieur Mathieu.

– À son appartement ?

– Oui.

– Qu'avez-vous fait ?

Sans aucun scrupule, elle déclara :

– Mais l'amour, voyons. Puis, Gérard a voulu fumer, il n'avait pas de cigarettes. Il est sorti pour en acheter.

– Vous êtes demeurée dans l'appartement ?

– Oui, j'en ai profité pour me vêtir. Il est revenu dix minutes plus tard, nous avons causé, puis, Gauthier a appelé.

– Donc, ni vous, ni Mathieu n'avez un alibi ?

– Non, je sais.

– Et vous héritez.

– Oui.

– Ça regarde mal pour vous.

– Vous oubliez que s’il y a eu meurtre, ça a été commis par un expert, quelqu’un d’excèsivement intelligent.

– En effet. Je sais où vous voulez en venir.

Robert soudain demanda :

– Votre mari ne travaillait pas ?

– Non.

– Pourtant, il est entré ivre. Il avait beaucoup bu ?

– Énormément.

– Ça coûte très cher, boire. C’est vous qui lui aviez donné de l’argent ?

– Non.

– Alors, l’avait-il volé ?

– Non. Armand avait bien des défauts, mais il était honnête. Il avait dû gagner aux cartes.

– Ah !

– Il était très chanceux, pas toujours, évidemment, mais très souvent. S’il se mettait à gagner, rien ne pouvait l’arrêter et il jouait gros

jeu. Il avait donc dû gagner un bon montant.

– Où jouait-il ordinairement ?

– Je l’ignore, probablement dans un club privé. De temps à autre, il jouait avec monsieur Gauthier, le concierge, et des amis, mais avec lui, ce n’était jamais gros jeu, presque pour le plaisir.

– Le vol a pu être le mobile du crime, songea Robert. D’un autre côté, s’il y avait eu crime, il y avait eu préméditation.

– Le crime semble impossible. On ne peut être monté par la fenêtre et la porte était fermée de l’intérieur.

Et elle ajouta :

– Moi, je vous le répète, je suis persuadée que c’est un accident.

Mais alors, il s’agissait de savoir où se trouvait la cigarette qui avait mis le feu, comment Chabot se l’était-il procurée et comment avait-il pu se lever pour aller pousser le verrou.

– Je m’occupe de cette affaire, madame Chabot, mais c’est pour vous rendre service.

– Je comprends ça, Robert chéri et si vous pouvez me tirer d’embarras, je vous en serai très... très reconnaissante.

Et quelques instants plus tard, elle sortait de l’appartement du jeune détective.

Le lendemain matin, Robert téléphonait à l’escouade des homicides. Ce fut le sergent Cartier qui répondit.

– Ici Robert Rrien.

– Que puis-je faire pour vous ?

– Qui s’occupe de l’affaire Chabot ?

– Pourquoi ?

– Sergent, je vous pose une question, devez-vous toujours demander pourquoi avant de répondre ?

– C’est Lemieux. J’avais déjà éclairci le mystère, mais Fortin doit trouver que je travaille trop vite pour lui.

– Est-ce que Lemieux est là dans le moment ?

– Peut-être, attendez une seconde.

Quelques minutes plus tard, le détective

Lemieux était au bout du fil.

Robert lui apprit que madame Chabot avait retenu ses services.

– Elle sent la soupe chaude, n'est-ce pas ?

– Probablement. Mais elle est persuadée qu'il s'agit bel et bien d'un accident.

– Et vous, Brien ?

– Je ne sais pas, je n'ai pas encore d'idée faite, je vais commencer l'enquête et j'aimerais bien jeter un coup d'œil dans l'appartement de Chabot, est-ce possible ?

Lemieux murmura :

– J'ai un homme de faction et Cartier me surveille de près. Il vous faudra passer au poste pour que je vous donne un papier, mais n'en parlez pas.

– Compris, Lemieux.

Le détective, une heure plus tard, arrivait au poste.

– Il y a du nouveau, fit Lemieux. Ce n'est pas une preuve, mais...

– Mais quoi ?

– Le médecin-légiste a pratiqué l'autopsie. Aucune erreur possible. Chabot avait tellement bu qu'il ne pouvait bouger. Il n'avait pas fumé depuis un bon moment. Donc, tout semble indiquer qu'il s'agisse d'un meurtre.

– Et l'heure du crime ?

– Assez difficile à fixer, mais entre huit et neuf heures du soir.

– Vous avez le papier ?

– Le voici.

Mais Lemieux soupira :

– J'ai eu beau chercher, il n'y a aucune façon de pénétrer ou de sortir de l'appartement de Chabot. Je ne comprends pas.

– Pourtant, s'il s'agit d'un meurtre...

– Il doit y en avoir un. Si nous le découvrons, l'assassin sera immédiatement pris. Le mystère ne réside que dans tout ça.

– Si je découvre quelque chose, Lemieux, je vous tiendrai au courant.

– J’y compte bien. Je voudrais tant résoudre ce mystère, simplement pour prouver au sergent Cartier que je ne suis pas un imbécile, que je n’ai pas toujours tort.

– Comptez sur moi, si je découvre quelque chose...

Robert, quelques instants plus tard, sautait dans sa voiture et se rendait à la maison où demeurait Chabot.

IV

Robert, l'homme invisible

Gauthier ouvrit à Robert Brien.

– Vous désirez ?

Le jeune détective se présenta.

– Je suis engagé par madame Chabot.

– Entrez, monsieur Brien, j'ai beaucoup entendu parler de vous. Si je puis vous être utile...

– Vous le pouvez, en répondant à mes questions.

– Tout ce que vous voudrez. Moi, j'ai de bons locataires et je ne veux pas les perdre. J'aime ma position de concierge et...

– Vous appelez ça de bons locataires ? Un mari qui bat sa femme, un autre locataire qui est l'amant de cette femme...

– Moi, je me mêle de mes affaires, fit Gauthier, en autant que ça ne cause pas de bruit. Madame Chabot était quand même très tranquille.

– Et Chabot ?

– Quand il fallait un peu trop de bruit, je le menaçais d'appeler la police, ça le tranquillisait.

– Vous étiez bien ami avec lui ?

– Pas tant que ça.

– Vous ne jouiez pas une petite partie de cartes, ensemble, de temps à autre ?

– Pas souvent. Je n'aimais pas jouer avec lui. Il voulait toujours trop gager. Quand il n'avait pas le sou, il voulait que je lui fasse crédit et quand il avait de l'argent, il jouait de trop gros montants. Moi, une petite partie, j'aime bien ça, mais pas plus.

– Mais, Chabot pouvait gagner de bons montants ?

– Il était chanceux, oui. Mais il ne pouvait gagner avec moi.

- Pourquoi ?
- Mais parce que je ne joue jamais fort, je ne suis pas riche.
- Je comprends. Maintenant, contez-moi ce qui s’est passé exactement ce jour de l’incendie.
- Après le souper, fit Gauthier, je suis monté au grenier afin de replacer certaines choses dont Lajoie s’était servi.
- Lajoie ?
- Oui, un locataire, il travaille de temps à autre pour la maison, il fait des réparations.
- Qu’êtes-vous allé faire exactement ?
- Porter une échelle et un sac de ciment à moitié vide. Nous avons bien une cave, mais on doit la laisser aux locataires, on manque de place, tandis que le grenier, personne ne s’en sert.
- Et Lajoie, à ce moment-là, où était-il ?
- Chez lui, je lui ai demandé de m’aider à monter ces choses, mais il regardait la télévision. Il m’a dit qu’il avait fait son travail et qu’entrer les articles, c’était le mien.

– Quand vous êtes descendu, il était toujours chez lui ?

– Mais oui. Sa porte était entrouverte et il regardait la télévision.

– Ensuite ?

– Je me suis assis dans l’escalier, j’étais fatigué. Je chantonnais et ça a fâché Lajoie.

– Pourquoi ?

– J’étais non loin de sa porte, ça le dérangeait. Il a donc fermé sa porte. Quelques secondes plus tard, Chabot est entré et s’est écrasé de tout son long. J’ai demandé de l’aide et Mathieu est venu m’aider.

– Vous avez monté Chabot chez lui ?

– Oui. Madame Chabot était là. Elle a dévêtu son mari et l’a couché. Il était sans connaissance, complètement. J’ai ouvert la fenêtre pour lui donner un peu d’air, puis, je suis descendu à mon appartement. Ensuite, plus tard, j’étais dans l’escalier quand j’ai senti la fumée.

Brien demanda :

Arthur Lajoie ne vous a pas aidé a transporter Chabot ?

– Oh non.

– Pourquoi ?

– Il détestait Chabot. Il est sorti quelques fois avec son épouse et ça a fait un peu de trouble.

– Je comprends.

– Lajoie n'a pas bougé de son appartement.

Robert ensuite parla du soldat, André Boivin.

– Je sais qu'il est venu quelques fois ici, ça fait plusieurs mois, mais il était en dehors du pays.

– Cependant, vous savez qu'il est revenu ?

– Oui, car il a tenté de communiquer avec madame Chabot. Il est venu me voir afin de savoir si elle demeurerait toujours ici.

– Et vous le lui avez dit ?

– Oui, mais je ne l'ai pas revu.

– Savez-vous si Chabot avait des dettes ?

– Je l'ignore, peut-être des dettes de jeux, je ne sais pas. Moi, je me mêle de mes affaires, autant

que possible.

Brien le remercia.

Il monta ensuite à l'appartement de Mathieu.

Par chance, ce dernier était là.

– Oui, madame Chabot m'a prévenu que vous travailliez pour elle.

Il fit entrer Robert et lui offrit un verre.

Puis, il répéta à Robert ce qui s'était passé.

– Maintenant, je sais pas si les policiers ont vérifié, mais au restaurant du coin où je suis allé, on n'avait plus la sorte de cigarettes que je fume, alors je suis allé à un restaurant plus loin.

– Ils ont dû vérifier.

– J'ai un alibi, je ne suis pas coupable et Reine non plus. Quand j'ai quitté l'appartement, elle n'était pas vêtue et je fus dix minutes absent. Ce n'est que quelques minutes après mon retour que Gauthier a dit que le feu était pris.

– Vous détestiez Chabot ?

– Je ne l'ai pas dit aux policiers, mais à vous, je ne vous le cache pas, je le détestais. Il rendait

sa femme malheureuse, surtout, il la battait. Un homme ne doit jamais battre une femme. Si j'avais eu le front de le faire, je l'aurais sûrement supprimé, mais je ne suis pas un assassin.

– Et maintenant, que comptez-vous faire ?

– Comment, qu'est-ce que je compte faire ?

– Épouser madame Chabot ?

– Jamais !

Il ajouta aussitôt :

– Vous croyez sans doute que je dis ça afin que je ne sois pas soupçonné, mais c'est pourtant la vérité.

– Donc, même si elle voulait devenir votre femme...

– Le ne l'épouserais pas. J'aurais trop peur.

– Peur de quoi ?

– Vous ne connaissez pas Reine, vous ? Enfin, je parle comme femme. Elle a besoin d'amour. C'est une femme qui n'est jamais satisfaite. Elle a été frustrée par un mari ivrogne et aujourd'hui, on dirait qu'elle veut regagner le temps perdu.

– Vous auriez peur qu’elle vous trompe ?

– Elle le ferait probablement, non pas parce qu’elle ne tient pas à moi, mais on dirait que c’est plus fort qu’elle. Elle n’a pas été chanceuse, vous savez.

Il parla de Chabot, un ivrogne, un joueur et un batteur de femme.

– Elle a voulu tout d’abord se consoler avec Lajoie. Mais il était vieux pour elle et c’est un vicieux, non pas un amoureux, ça ne pouvait pas durer. Puis, elle m’a dit qu’il y avait eu un soldat. Celui-là, elle l’aurait probablement aimé longtemps, mais il a quitté le Canada. De plus, il voulait qu’elle se sépare de son mari.

– Tandis que vous... vous vous contentiez d’être le second violon.

Cette phrase parut offusquer Mathieu.

– Elle était ma maîtresse et probablement plus ma femme qu’elle ne l’était pour son époux. C’était plutôt lui, le second violon.

– Chabot savait-il la vérité ?

– À mon sujet, non. Il se doutait bien que sa

femme le trompait, mais il ne savait pas avec qui. Il a déjà eu des mots avec Lajoie.

Et il ajouta :

– S’il y a un assassin, c’est de ce côté-là que vous devriez chercher. Lajoie est sûrement un malade. Je l’ai déjà surpris dans un corridor en train de chercher à regarder par le trou d’une serrure. Il n’est pas tout à fait normal.

– La personne qui a tué, si Chabot a été assassiné, est très intelligente.

– Oui, mais le génie et la folie se touche.

Brien demanda :

– Selon vous, comment l’assassin a-t-il pu sortir de la chambre tout en laissant le verrou sur la porte ?

– Je ne sais pas, c’est un mystère. Il n’y a que deux sorties, la fenêtre et la porte. La fenêtre donne sur un mur lissé et d’après les policiers, on n’a pu descendre par là, car il n’y a aucune marque de crochet sur la fenêtre. Aussi comment l’assassin s’y serait-il pris pour décrocher cette corde, si réellement il était descendu par la

fenêtre ?

– Évidemment !

Avant de sortir, Brien demanda :

– Êtes-vous joueur ?

– Joueur ?

– Oui, quelques fois, le concierge, Gauthier organise des petites parties de cartes avec des amis. Vous jouez avec eux ?

– Non, il m’a bien demandé, mais moi, les jeux à l’argent, vous savez... on perd trop rapidement, ça joue trop fort. Ca commence lentement, mais on s’oublie.

– C’est normal.

Brien se rendit ensuite chez Lajoie.

L’homme pouvait avoir cinquante ans. Il ne semblait pas commode.

– Vous êtes détective privé ?

– C’est ça,

– Ce que je savais, je l’ai dit à la police officielle et je n’ai pas à répondre à vos

questions, foutez-moi la paix. Chabot est mort et nous sommes bien débarrassés.

– Vous savez que l'on vous soupçonne ?

– Je m'en fous. Je ne suis pas sorti de ma chambre et le concierge le sait, il m'a vu.

– C'est vous qui dites n'être pas sorti, monsieur Lajoie. Mais on n'entendait que votre télévision et...

– Je puis vous compter toute l'intrigue de l'émission que je regardais, je l'ai dit également aux policiers.

Robert s'attardait dans la porte.

– Votre chambre est au-dessus de celle des Chabot ?

– Oui.

– Vous n'avez rien entendu ?

– Ma télévision marchait, je n'ai rien entendu, je ne sais rien et je ne dis plus rien.

L'appareil de télévision était non loin de la fenêtre.

– Une dernière question, monsieur Lajoie.

- Faites vite, vous m’ennuyez.
- Vous vous asseyez ici pour regarder la télévision ?
- Évidemment.
- Vous faites donc face à la fenêtre, n’est-ce pas ?
- Oui.
- Si quelqu’un descendait de l’étage supérieur, à l’aide d’un câble, vous verriez cette personne ?
- Certainement, je l’ai aussi dit aux policiers. Je n’ai pas bougé d’ici, je n’ai pas tué Chabot, je suis content que ce soit arrivé et persuadé que c’est un accident, c’est tout.

Robert allait sortir.

- Vous jouez aux cartes avec Gauthier ?
- Quelques fois.
- Et avec Chabot, vous jouiez ?
- Non, ça jouait trop fort. Une fois, il m’a conduit à un club de cartes mais j’ai refusé de jouer. Il gage tout ce qu’il a.

Brien prit en note l'adresse du club de cartes.

– Merci bien, vos renseignements m'ont été très précieux.

Il sortit.

Il monta cette fois à l'appartement des Chabot. Le policier à la porte le connaissait.

Robert lui remit la lettre du détective Lemieux.

– Bon, entrez, mais vous ne trouverez pas grand-chose.

Le policier le suivit.

– Si ça ne vous fait rien, vous ne pouvez pas me laisser seul ? Je ne veux pas être dérangé, avoir tout le temps pour réfléchir.

– Comme vous voudrez.

Robert, une fois seul, se rendit immédiatement à la salle de toilette.

Plusieurs de ces pièces ont un puits de lumière donnant sur le toit ou sur l'étage supérieur.

Malheureusement, il n'y avait qu'une bouche d'aération.

Il examina la porte légèrement fendue par la hache dont on s'était servi.

– Impossible de pousser ce verrou de l'extérieur, même avec une corde.

Il inspecta les murs, le plancher et même le plafond, il examina la fenêtre. Il n'y avait aucune marque sur le rebord.

– C'est à n'y rien comprendre. Pourtant, le mystère s'éclaircirait rapidement si seulement je pouvais découvrir de quelle façon l'assassin a pu sortir d'ici.

Robert s'assit sur le pied du lit et se mit à réfléchir.

Le vol pouvait être le mobile du crime, si un des amants de madame Chabot n'était pas l'assassin.

– Il a pu gagner une forte somme aux cartes. Il était chanceux. Mathieu et Lajoie semblaient avoir des alibis parfaits. Quant à madame Chabot, elle avait amplement eu le temps de venir mettre le feu au lit de son époux, mais comment aurait-elle pu sortir de la pièce ?

L'assassin n'avait pu sortir par la porte. Les murs n'avaient aucune sortie secrète.

– Et si je prends pour acquis que Lajoie n'a pas menti et il semble dire la vérité, l'assassin n'a pu descendre par la fenêtre. Même intentionné par une émission de télévision, il aurait vu passer l'ombre.

Soudain, Robert sursauta.

– Mais oui, c'est ça, je suis bête... bête. Ce ne peut être autre chose que ça.

Brusquement, il sortit de la chambre en remerciant le policier de faction.

Mais une dizaine de minutes plus tard, le jeune Brien revenait dans la maison et remontait à l'appartement de Chabot.

Le policier de faction parut surpris.

– C'est encore vous ?

– Oui, je crois avoir oublié mon briquet à l'intérieur. Personne n'est entré durant mon absence ?

– Personne, je suis demeuré en faction, ici.

– Ouvrez-moi la porte s’il-vous-plaît.

Le policier prit la clef et la tourna dans la serrure, mais la porte ne s’ouvrit pas.

– Mais qu’est-ce qui se passe ?

Il regarda par l’ouverture dans le battant de la porte.

– Ça, alors !

– Quoi donc ?

– Le verrou ! Il est poussé. Le verrou de la porte est poussé, monsieur Brien.

– Je sais, c’est moi qui l’ai mis.

– Vous ?

– Oui.

– Pourtant, quand vous êtes sorti, j’étais là et je n’ai rien vu.

– Je sais, j’ai employé le même truc que l’assassin.

– Quoi, vous savez ?... Vous êtes un véritable fantôme.

– Pas du tout. Voulez-vous me rendre un

service ?

– Mais... mais oui, monsieur Brien.

– Vous allez vous asseoir ici dans l’escalier et ne bougez pas, jusqu’à mon retour, quoi que vous entendiez.

– Mais...

– Faites ce que je vous demande, autrement, il nous sera peut-être impossible de démasquer l’assassin.

– Très bien, monsieur Brien, je vais vous obéir.

Robert s’éloigna rapidement. Un peu plus de cinq minutes plus tard, il était de retour.

– J’ai tout remis en ordre, dit-il.

– Comment ça ?

– Ouvrez la porte.

Le policier obéit.

Cette fois, le verrou n’était pas poussé.

– Mais par où êtes-vous entré ? Comment avez-vous fait pour enlever le verrou ?

- Voilà le mystère.
- Ce doit être par la fenêtre, vous êtes descendu à l'aide d'un câble.
- Pas du tout. D'ailleurs, Lajoie est chez lui, allez lui demander s'il m'a vu passer.
- Le détective Lemieux a dit que si on pouvait découvrir de quelle façon l'assassin s'y était pris pour entrer et sortir de la pièce sans toucher au verrou, on le capturerait facilement, on connaîtrait son identité.
- Il a dit vrai.
- Vous voulez dire que vous connaissez l'assassin ?
- Oui, mais il me faut encore certaines preuves avant de la faire mettre sous verrous.
- La ! s'écria le policier. C'est une femme, il n'y a que madame Chabot.
- Quand j'ai dit « la », je voulais simplement dire cette personne, en songeant à l'assassin. Croyez-vous que je vais faire accuser ma cliente de meurtre ?

Et Robert sortit en souriant.

Le policier demeura dans la pièce, l'air perplexe.

Il cherchait à comprendre.

– Mais comment a-t-il pu faire, comment ?
Pour moi, Robert Brien, c'est un détective qui peut se transformer en homme invisible.

V

La dernière manche !

Robert Brien arriva à la porte de l'appartement qui servait de club de cartes.

On entendait des voix à l'intérieur.

Il frappa et un homme entrouvrit la porte.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Je suis envoyé par Jos Gauthier.

– Pardon ?

– Le concierge de la maison où habitait votre ami Chabot. Il vous manque sûrement un joueur depuis ce qui est arrivé.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

L'homme voulut refermer la porte.

Mais Robert, rapidement, glissa son pied dans

l'encoignure.

– Allons, vous faites beaucoup mieux de me laisser entrer. Si vous refusez, je préviens immédiatement la police.

L'homme murmura :

– On ne fait rien de mal. Si on n'a pas le droit de jouer entre amis, maintenant.

Juste à ce moment, un autre homme parut.

– Laisse-le entrer, Jacques, c'est le détective Brien.

– La police ?

– Non, un détective privé.

L'homme ouvrit la porte et Robert entra.

La fumée empestait le cigare et la cigarette. Ça sentait également l'alcool.

Il y avait une table assez grande au centre de la pièce et une plus petite au fond.

Dans un coin se trouvait un réfrigérateur.

Six hommes, plus une grosse femme, se trouvaient dans la pièce.

– On n’a pas de cagnotte, monsieur Brien, on ne joue qu’entre amis, ici. On paie nous autres même nos consommations et Maria nous sert.

– Elle vous vend la boisson ?

– Pas du tout, on achète notre fort ou notre bière. On ne paie rien. Si nous n’avons plus le droit de nous amuser...

Rien ne prouvait que l’homme ne disait pas la vérité.

– Armand Chabot venait souvent ici ?

– De temps à autre, mais on imposait nos conditions.

– Comment ça ?

– Quand il était trop ivre, on le refusait.

– Est-il venu dernièrement ?

– Oui, la veille de sa mort, mais il avait bu. Il était « sur la brosse ». Il avait gagné, paraît-il et il voulait gager fort.

– Il avait de l’argent ?

– Non, ou très peu, mais il avait des papiers, enfin, je ne lui ai pas donné le temps de

s'expliquer. Il était ivre et on n'en voulait pas.

– Où Chabot avait-il gagné cet argent ?

– Pas ici, j'ignore où.

Robert demanda :

– Y en a-t-il, parmi vous, qui jouez quelques fois chez monsieur Gauthier ?

– Non, fit un homme. C'est arrivé que Gauthier soit venu ici, mais il ne veut pas nous voir dans sa loge de concierge, il risquerait de perdre sa place.

– Connaissez-vous Lajoie qui habite la même maison ?

Personne ne semblait le connaître, ni Gérard Mathieu.

– Bon, je vous remercie.

*

Le Lieutenant Fortin avait accompagné le détective Lemieux à l'appartement des Chabot.

Robert Brien était déjà là.

– Entrez, messieurs, fit le jeune détective.

Puis, avisant le policier qui était de faction, il lui demanda :

– Pouvez-vous prévenir les témoins ?

– Bien.

Robert expliqua :

– Madame Chabot est chez Mathieu et Lajoie dans la loge du concierge en compagnie de Gauthier. Nous allons éclaircir ce mystère.

La porte s'ouvrit et Mathieu parut avec la jolie Reine Chabot. Aussitôt, Robert s'avança vers sa cliente.

– Je puis vous dire un mot en particulier ?

– Certainement.

Ils sortirent dans le corridor, puis revinrent dans l'appartement en même temps que Gauthier et Lajoie arrivaient.

– Si vous voulez, fit Robert, nous allons jouer exactement la petite scène qui s'est passée lorsque Chabot est entré ivre-mort.

– Je n’étais pas là, moi, fit Lajoie.

– Non, je sais, aussi, vous n’avez qu’à demeurer assis bien sagement.

Madame Chabot déclara alors :

– J’étais à faire un peu de repassage lorsque j’ai entendu du bruit dans l’escalier.

Mathieu prit la parole.

– Monsieur Gauthier et moi montions Chabot.

Le détective Lemieux accepta de jouer le rôle de Chabot.

Gauthier et Mathieu le transportèrent dans la chambre et le déposèrent sur le lit.

Madame Chabot s’avança.

– Je lui ai enlevé son veston, sa cravate et j’ai desserré sa ceinture. Mathieu soutint le détective Lemieux pendant que madame Chabot lui enlevait son veston.

– Et vous, Gauthier ?

– Moi, pendant ce temps, j’ai ouvert légèrement la fenêtre pour que Chabot ait de l’air.

Il alla ouvrir la fenêtre.

– Ensuite, que s’est-il passé ?

Mathieu prit la parole.

– Monsieur Gauthier a conseillé à Reine de ne pas demeurer là.

– Je connaissais bien Chabot, il la frappait souvent, alors...

– Et j’ai décidé de me rendre chez monsieur Mathieu.

– Tout de suite ? demanda Robert.

– Non, Gauthier est sorti le premier, puis, Mathieu et je suis allée le rejoindre quelques minutes plus tard.

– Votre mari dormait ?

– Il ronflait comme une toupie et il empestait l’alcool.

– Vous êtes donc sortie, madame, et vous avez fermé la porte derrière vous, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Et vous n’avez pas bougé de l’appartement

de monsieur Mathieu ?

– Non.

Mathieu alors déclara :

– Moi, je suis allé acheter des cigarettes, mais ça a été prouvé.

– Je sais, vous, monsieur Lajoie, vous étiez devant votre télévision et par le fait même, vous pouviez voir la fenêtre.

– C’est ça.

Robert se dirigea lentement vers la fenêtre.

– Voyez-vous, Lieutenant, il n’y a que deux ouvertures dans cet appartement, la porte et la fenêtre. La porte, nous l’éliminons. Il reste la fenêtre.

– Mais je n’ai vu personne, s’écria Lajoie.

– Oui, parce que l’assassin n’est pas descendu par la fenêtre... il est plutôt monté.

Fortin et Lemieux sursautèrent.

– Venez ici, Lieutenant, fit Robert.

Le Lieutenant se pencha à l’extérieur.

– Regardez en l’air. Vous voyez, il y a un petit grenier au-dessus de cette pièce et une fenêtre à ce grenier. Elle est située à une quinzaine de pieds seulement au-dessus de cette fenêtre.

– Je n’avais pas pensé à ça.

– L’assassin est monté au grenier, il a attaché un câble très solide et il est descendu dans l’appartement des Chabot. Il est allé pousser le verrou, a mis le feu dans les couvertures puis, il n’a eu qu’à remonter dans le grenier. Pas besoin d’être acrobate pour ça, c’est facile, je l’ai fait à deux reprises.

– Incroyable, murmura le détective Lemieux.

– C’est très simple, il fallait y penser. Une femme ne peut avoir commis ce meurtre. Ça aurait été trop difficile pour elle. Il nous reste donc trois suspects.

– Trois ? demanda le Lieutenant.

– Oui, Mathieu, Lajoie et Gauthier. Parlons de Mathieu. Il dit aimer madame Chabot. Mais s’il tue le mari, il sait fort bien que c’est peut-être madame Chabot qu’on accusera. Je l’élimine

puisqu'il a un alibi parfait... ou presque. Lajoie connaît le grenier, il y va assez souvent. Mais Gauthier a affirmé lui-même qu'il a passé une majeure partie du temps dans l'escalier, il nous a dit que Lajoie était chez lui. Enfin, pour commettre son meurtre, il aurait fallu que Lajoie sache que la fenêtre était ouverte.

Il se tourna vers Gauthier.

– Il ne reste plus que vous, monsieur le concierge, vous qui êtes allé ouvrir la fenêtre, qui avez conseillé à madame Chabot de ne pas demeurer dans la pièce, vous qui connaissez bien l'existence du grenier, vous qui avez attendu quelques minutes avant de vous porter au secours de Chabot.

Gauthier se mit à rire.

– C'est une farce ? Pourquoi aurais-je fait ça ? C'est ridicule.

Madame Chabot alors s'écria :

– Je le sais, moi, mon mari a gagné aux cartes et monsieur Gauthier lui devait une très forte somme. Armand m'en a parlé. Monsieur Gauthier

lui a signé un papier, ça se chiffre dans les mille dollars. Si le propriétaire de la maison l'avait appris, Gauthier aurait perdu sa place.

– C'est faux !

Mais madame Chabot enchaîna rapidement.

– C'est la vérité. J'ai vu ce papier dans la poche du veston de mon mari. Il est signé par Gauthier et...

– Elle ment, j'ai repris le...

Gauthier s'arrêta brusquement.

Robert Brien esquissa un sourire.

– Je savais que Gauthier se trahirait. Il a commis un meurtre fort habile, mais il était trop nerveux.

Gauthier était pâle comme la mort, ses mains tremblaient.

– Je suis certain qu'il avait triché. Et puis, tout le monde le détestait. Tout le monde l'a dit, la mort de Chabot, c'est un soulagement.

– Tout de même, fit le Lieutenant, vous n'avez pas le droit de vous faire justice.

Quelques minutes plus tard, on emmenait Gauthier.

Mathieu demanda à Reine Chabot :

– C’est vrai que tu avais vu ce papier ?

– Pas du tout, Robert Brien m’a demandé de jouer cette comédie, tantôt.

Mathieu félicita le jeune détective.

– Vous avez été formidable.

– J’ai été assez chanceux. Lorsque j’eus découvert de quelle façon l’assassin était sorti de la pièce, je n’eus qu’à tirer ces conclusions. Je suis allé au club où Chabot jouait aux cartes. Là, j’ai eu la certitude que tout dernièrement, il avait gagné un montant appréciable mais qu’il n’avait pas l’argent. Enfin, je savais qu’on jouait gros jeu dans la loge de Gauthier, contrairement à ce qu’avait dit le concierge.

Et le détective conclut :

– Gauthier avait beau jeu. En tuant Chabot, il effaçait sa dette. Il croyait qu’on conclurait à un accident, mais si la police découvrait, par hasard, qu’il s’agissait d’un meurtre, il soupçonnerait

tout le monde, excepté lui.

– C’est exactement ce qui s’est produit.

Madame Chabot se tourna vers Mathieu.

– Tu veux nous laisser, j’ai certains choses à régler avec monsieur Brien.

– Certainement.

Le jeune détective resta seul avec la jolie veuve.

– Vous m’en voulez toujours de vous avoir fait chanter ?

Elle s’avança vers lui.

– Vous savez, vous me plaisez autant qu’avant la mort de mon épous... peut-être plus, même.

– Et vous, beaucoup moins, madame.

– Oh !

– Et vous savez ce que je regrette ?

– Non.

– J’aurais aimé que vous soyez la coupable.

– Méchant !

– Monsieur Gauthier m’était sympathique,

mais vous, vous m'êtes devenue antipathique lorsque j'ai appris la vie que vous meniez.

– Pourtant, l'autre soir, dans votre appartement...

– Justement, je ne savais pas à qui j'avais à faire. Mais ne craignez rien, madame, on ne m'y reprendra plus.

Mais Robert savait fort bien, au fond de lui-même, que son penchant pour les jolies femmes, pouvaient lui jouer à nouveau, de très mauvais tours.

Ne manquez pas de lire, le mois prochain, une autre aventure qui mettra en vedette votre héros préféré, le détective Don Juan, Robert Brien.

Entre temps, lisez les autres romans écrits par Pierre Saurel.

IXE-13, l'agent play-boy est le roman du genre le plus populaire au Québec.

Enfin, la nouvelle héroïne de Pierre Saurel, Miss Vénus, la reine du sexe, est en train de devenir la préférée des romans populaires.

Ces romans sont en vente tous les mois, chez votre dépositaire.

Cet ouvrage est le 750^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.